

Bien plus qu'un thriller lyrique

Coups de feu, course poursuite en voiture, prise d'otage, hold-up, trahison, une touche de romanesque, un brin de discours politique, un regard appuyé sur le capitalisme, un autre, non moins appuyé, sur la presse moutonnaire, et, au milieu, des jeunes gens qui tentent de donner un sens à leur vie. Malheureusement ils ne vont le trouver que dans la voie de l'anarchie. Voilà, très globalement, les ressorts dramatiques de ce nouvel opéra dont la musique est signée Philippe Hurel et le livret Tanguy Viel.

Tout d'abord, il convient de saluer le courage de Frédéric Chambert, car c'est bien le directeur artistique du Théâtre du Capitole qui est à l'initiative de cette commande. C'est lui qui a réuni ce faisceau de talents dont le travail vient d'être ovationné dans une salle connue traditionnellement pour son goût du répertoire.



De gauche à droite : Vannina Santoni (Patricia Baer), Gaëlle Arquez (Charlie) et Aimery Lefèvre (Toni) - Photo Patrice Nin -

Ce spectacle est une somme de challenges proposés autant à l'orchestre qu'aux chanteurs et à la production. Cette dernière est signée Mariame Clément (mise en scène), Julia Hansen (décors et costumes), Philippe Berthomé (lumières), Momme Hinrichs et Torge Moller pour la vidéo. Sur un plateau tournant, Mariame Clément crée des volumes contigus à claire voie dont la proximité sert la narration de cette histoire racontée

du point de vue d'un personnage (Charlie) dans des espaces-temps qui vont bien au-delà des codes cinématographiques dont cette production s'inspire en partie. Formidablement efficace, cette option scénographique est aussi un passeport précieux pour la compréhension de l'action et du sujet. Chaque personnage est parfaitement typé en termes de gestuelle. Par exemple, on voit bien que Pietro, par son attitude soumise et accablée, est revenu de ses espoirs politiques, tout comme Bernard Baer respire par sa fatuité et son aisance le pouvoir indiscutable de l'argent. Une vraie direction, subtilement approfondie. Il en est ainsi bien sûr de chacun des personnages ainsi que du chœur, tour à tour invités du milliardaire et meute de journalistes. Le challenge était d'autant plus dur à relever que l'intrigue mêle violence, réflexion, nostalgie et romanesque, avec une ou deux pointes d'humour qui sont les bienvenues dans cet univers plombé par une philosophie nihiliste qui ne dit pas son nom.

Une partition vocale tendue

Même si les interprètes se félicitent d'avoir pu discuter de leur partition avec le compositeur, ce qui est, il faut bien le reconnaître, un privilège plutôt rare, celui-ci leur a cependant réservé des difficultés majeures dont la moindre n'est pas une écriture syncopée collant à la parole et dont le rythme sous-tend le mot, la phrase ou l'intention. C'est une véritable écriture « psychologique ». Si, contrairement à bon nombre de compositeurs contemporains, Philippe Hurel ne sort pas des tessitures normales naturelles, il demande cependant à ses interprètes des ambitus parfaitement homogènes capables de se mesurer aux nombreux récits comme aux rares passages d'un lyrisme plus convenu. Toni est un baryton lyrique dont la tierce aigüe est en permanence sollicitée sur des fa et des sol. Aimery Lefèvre affronte ce rôle avec beaucoup de courage et de pugnacité. Son joli baryton, qui s'est légèrement assombri depuis ses dernières *Indes galantes* in loco il y a deux ans, se conjugue à un jeu subtil d'hésitations, d'emprunt, qui laisse percevoir toute la fragilité de ce jeune héros révolutionnaire orphelin d'un lien paternel.



De gauche à droite : Gilles Ragon (Pietro), Sylvie Brunet-Grupposo (la Chef de la Police) et Vincent Le Texier (Bernard Baer) - Photo Patrice Nin -

A ses côtés, Charlie, la narratrice en même temps qu'actrice du drame, est incarnée de belle manière par Gaëlle Arquez qui confie son magnifique mezzo à ce personnage formidablement émouvant qui accomplira dans un geste fatal la fusion *a priori* impossible entre l'amour et la révolution. Avec Patricia Baer, une surprise nous attend, c'est l'intrusion de Mozart et de sa *Flûte enchantée* dans cet opéra. C'est elle qui, durant la fête que donne son père, répète seule dans sa chambre l'air de Pamina : *Ah ! je le sens, tout a disparu/le bonheur de l'amour est perdu*. Etrangère dans un monde qui la surprotège et dans lequel elle ne se reconnaît pas, Patricia ignore encore qu'un geste de révolte va la remettre face à son bien-aimé avant d'épouser à ses côtés la plus violente des rebellions. Vannina Santoni passe ainsi du statut de victime à celui de bourreau au travers d'un beau soprano lyrique qui, au dernier acte, sait devenir, pour la circonstance, parfaitement agressif dans le ton. Philippe Hurel a écrit le rôle du milliardaire Bernard Baer pour un baryton basse, dans une tessiture beaucoup moins tendue que celle de Toni, adaptant ainsi un timbre riche en couleurs sombres à un personnage représentant le capitalisme le plus sauvage et le carriérisme politique le plus échevelé. Tout un programme dans lequel Vincent Le Texier est superlatif de morgue et de suffisance. Et d'aisance vocale ! Les forces de l'ordre sont ici représentées par une femme : La Chef de la Police. C'est un mezzo plus sombre que celui de Charlie, un personnage plus âgé aussi, qui en a déjà vu de toutes les couleurs dans son métier

et ne se fait plus aucune illusion sur celui-ci d'ailleurs. Sylvie Brunet-Grupposo enfile ce costume avec une incroyable justesse de ton. Mais loin des clichés convenus, c'est à elle qui reviendra quelques répliques incroyablement poétiques. Un personnage terriblement ambigu ! Gilles Ragon, dont on connaît la maîtrise du répertoire contemporain et de son écriture souvent escarpée, campe un Pietro revenu de tout. Tirillé entre le respect le plus absolu dans la loi et son amour paternel pour Toni, il finira par se sacrifier, en vain, pour sauver celui-ci. En vain, pas tout à fait quand même puisque cet ultime geste fatal est aussi un geste rédempteur. Le ténor de Gilles Ragon se coule avec une technique redoutable d'efficacité dans ce cheminement d'écueils. Le Chœur du Capitole, sous la direction d'Alfonso Caiani prend sa part dans le succès de ce spectacle par un engagement sans faille.



De gauche à droite : Vannina Santoni (Patricia Baer), Aimery Lefèvre (Toni) et Dongjin Ahn (Un Employé de banque) - Photo Patrice Nin -

Une partition volcanique

Philippe Hurel qualifie *Les Pigeons d'argile* de « grand opéra » et donne à son orchestre l'équivalence de ce que cette appellation induit. Sans être pléthorique, la formation musicale requise se compose de 58 musiciens issus bien sûr des rangs de l'Orchestre du Capitole. Les cordes sont plutôt graves puisque huit altos, six violoncelles et quatre contrebasses répondent à huit 1ers violons et huit 2nds violons. Deux flûtes, deux hautbois, trois clarinettes et trois bassons constituent le pupitre des bois.

Celui des cuivres est composé de quatre cors, deux trompettes, deux trombones et un tuba. C'est du côté de *l'instrumentarium* des percussions que les originalités fleurissent avec la présence notamment de deux *steeldrums* (tambours d'acier), deux vibraphones, un marimba et un glockenspiel. Sans oublier un piano, un célesta et une harpe. Sous la direction vigoureusement rythmée de Tito Ceccherini, la partition de Philippe Hurel, ponctuée de clusters telluriques, narre, commente, souligne en contrepoints musicaux puissants et nerveux cette fatale descente aux enfers. Ce n'est pas une musique de film telle que certaines images pourraient le laisser croire, mais se pourrait l'être aussi tant elle enveloppe de son inexorable pulsion le drame jusque dans ses moindres nuances, ses plus subtils recoins. Une partition fascinante qui ne laisse pas indifférent.

Tous les artisans de cette réussite majeure dans l'histoire du Théâtre du Capitole ont été longuement salués par un public enthousiasmé.

Robert Pénavayre